

# Amour de mer

Écrits 1975 - 2017



Louise Helen O'Donnell

Les Productions *Odon* inc.

*Pour Béatrix*

Imprimé le 23 février 2017  
Les Productions Odon inc.  
ISBN 978-2-9812691-6-4

1975

Nous avons connu cette nuit  
De silence qui dévalait  
Dans les rivages

Et nos deux ombres éparses  
Sur les montées de cèdres  
Qui sentaient l'été  
Nos tendresses écoutées et jointes  
Le long des quais endormis et humides

Nous avons connu cette nuit  
Sur nos corps  
Ivres de soleil

J'ai bu ce silence à tes lèvres

J'ai reconnu à tes paupières  
Le long frôlement du sommeil

Cette nuit à la blancheur  
De la lune  
Et le désir du renouveau

1976

Parfaite illusion vécue  
Jusqu'au sang de mes rêves

Quais inexplorés devant nos corps  
Grands fleuves de pensées  
À nos regards

Tes yeux toujours un peu mouillés  
Tes paupières basses et silencieuses  
Et notre silence

Plus saisissant que l'infini  
Plus réel que le présent  
Avec le temps arrêté

Je te ressens  
Jusqu'à notre sang  
Jusqu'à notre silence  
À chaque battement

1977

## Amour de mer

Être coquillage ouvert  
Tissé de filaments de lumière  
De sang amoureux  
Chairs neuves et tendres  
À toujours  
Pour tes fois

Tu me cueilles au rivage  
Coquillage gorgé de chaleur  
Sentiers émergent à l'ouverture claire

En flamme de feuilles  
Douce coulée de lave blonde  
Fumée de passions informes

Coquillage ouvert  
Émane mon amour  
Cœur ouvert à ton rivage  
Aux vagues amantes à moi

1978

## Tous les torrents

Je sens couler en moi  
Tous les torrents du printemps  
Je m'élançe  
Silencieuse et sourde  
Dans tous les torrents du monde  
Où je tombe à l'écume  
Comme une proue de navire  
Desséchée  
Renfler mon cœur  
Gonfler mon sang

Tous les torrents sautent en moi  
Éventail d'écume sur roche  
Et nous sommes sourds  
Perdus  
Dans le brouillard d'eau gelée  
Chaude vapeur d'intérieur

Premier bain premier respir lourd  
Tous les torrents me coupent la peau  
Pour ceindre en moi  
Les os secs et brûlants  
De tous mes fantômes effrayés

1979

## Enracinement

Le vide est complet et je t'accepte  
Ton visage se détourne du vide vers moi  
Pour rire en moi et sourire pour le plaisir

Le mouvement de mon bonheur  
Va vers le froid qui se dresse devant mon visage  
Pour préserver l'unité nouvelle de mon sourire

Le vide crée ainsi la plénitude en ta présence  
Tes yeux qui vibrent d'enfance soudain  
Me trouvent déjà en toi, déjà à demain

1980

## Appartenance

Mais j'appartiens...

J'appartiens à la race de ceux qui m'ont aimée

Ceux qui m'aiment

Et même à l'ultime sommet du don complet de moi

Je ressens les ficelles me harceler subtilement

Je voudrais comprendre ce fragment de mon âme,

Poupée des temps

Pour savoir mon droit d'appartenance

1981

Les mots sans jeu  
Comme les lèvres  
Sans rire

Le sens noyé  
Dans la sécheresse  
De ma langue

La seule source  
Coulant encore :

Le désir de renaitre

1982

**La poupée de soie**

Tant d'années  
De paroles enfermées  
Ont créé en moi  
La poupée de soie

Tissé en moi  
Des longs cerfs-volants  
Des dragons menaçants  
Aveugles

Lent cocon caché  
Fermement enfoui  
Dans mon poing tendu

Qui l'a cueilli?

Ma main forcée  
De son emballage  
De barbelés

Qui l'a ouverte?

Tant d'années  
De mots assemblés  
Alliage forcené nouveau  
Ont tissé en moi  
La poupée de soie

## Les verres de cristal

Je n'ai pas lavé les verres de cristal. Aux multiples reflets de leurs ciselures, miroitaient tant de lumière... Les empreintes de doigts, des lèvres, filtrant les éclats de lumière, pures illusions d'une beauté éphémère.

Je n'ai pas lavé les verres de cristal. Au matin, j'ai bu la dernière goutte dans chacun d'eux comme un rituel mille fois accompli en célébration d'un doux mystère. Je m'y suis versé de l'eau dans le silence du matin, tantôt un verre, tantôt l'autre.

Je n'ai pas lavé les verres de cristal, car ils ont appartenu à un moment de liberté et de bonheur, parce qu'ils ont miroité et contenu ceux qui les tenaient. Ils ont témoigné de la pureté et de la beauté d'une rencontre.

Je n'ai pas lavé les verres de cristal. De peur de rompre la magie. J'ai bu une dernière fois dans leur clarté défraîchie. Je les laverai plus tard. Parce que la neige s'est mise à tomber. Parce que demain existera. Parce que toute la magie s'est cristallisée derrière mes yeux.

Avant de retrouver sa luminosité, avant que l'eau noie les souvenirs, les verres me regardent de tous leurs reflets, de tous les reflets de leur non-existence et semblent dire :

Rappelle-toi, Je ne suis qu'un verre de cristal. Je suis le réceptacle des illusions. C'est ta main qui me fait vivre. Il n'y a de réel dans la vie que cette main.

J'ai lavé les verres. Mais en les reprenant dans ma main, ils souriaient toujours.

1988

Le grand froid traverse mon dos  
Deux mains glacées entourant mon torse  
Jusqu'aux seins  
Cherchant à me faire cracher mon âme

Mes mains m'enserrent  
Ma volonté de m'accrocher  
Au mal d'être moi

Je veux grandir hors de mon étreinte  
Je ne veux pas mourir à la beauté en moi  
Tout juste me caresser un peu  
Étrange reflet de miroir  
De ma conscience trimballée  
Dans les souvenirs de mots

## Une plage en héritage

Mon père ne m'a laissé qu'une chose quand il est mort et cette chose merveilleuse n'était dans aucun testament. De peine et de misère, malgré tout et souvent, malgré moi, il m'a laissé la plage en héritage. Il m'a donné la chance de laisser ce qu'il y a de plus vrai et de plus pur faire son chemin en moi. Et en ceux que j'aime. Il nous a donné le temps de rêvasser, le temps de vivre.

Sur la plage, il y a encore les traces des petits pieds de mes filles. Et à mon tour, je sais que je suis en mesure de leur offrir ce qu'il y a de plus vrai : la vie toute simple, la liberté fondamentale d'être et de grandir.

Et les coquillages laids à l'extérieur, mais d'un mauve éblouissant à l'intérieur. Oui, oui! Justement ceux que le raton laveur a mangé la nuit dernière.

Une plage en héritage.

1990

## Plus fragile que le silence

Plus fragile que le silence  
Mon âme entre tes mains  
Ma peau sucrée et douce  
Mes cheveux enroulés à tes doigts

Plus fragile que le silence  
Mon bonheur  
Volant en long voile transparent  
Au-delà du temps

Plus fragile que le silence  
Les larmes dans mes yeux muets  
Mes souvenirs habités  
Mes mains de femme sur ton cœur

Plus fragile que le silence  
L'oasis minuscule  
Et mes étoiles  
Les tiges de blé dans ma voix

Plus fragile que le silence  
Ma vie  
Juste ma vie  
Dans ta lumière

1993

Le temps gronde au cœur de mon corps  
Et roule ses nuages gris-bleus  
Dans mes yeux

Lourd temps chargé d'une longue tristesse  
La vallée de mon ventre appelle  
Mon chant de louve errante déchire  
Le silence

Je veux la déchirure de l'air  
La morsure du vent à mes lèvres  
Le temps gronde un hiver et le froid  
Dans mon corps mordu de soleil

Je ne sens plus la chaleur  
Tant elle me quitte  
Je ne sens plus que le temps  
Tant je me roulerais  
Au soleil  
Dans les herbes hautes et fines  
De ses doigts

Le temps gronde au cœur de moi

1995

La traversée

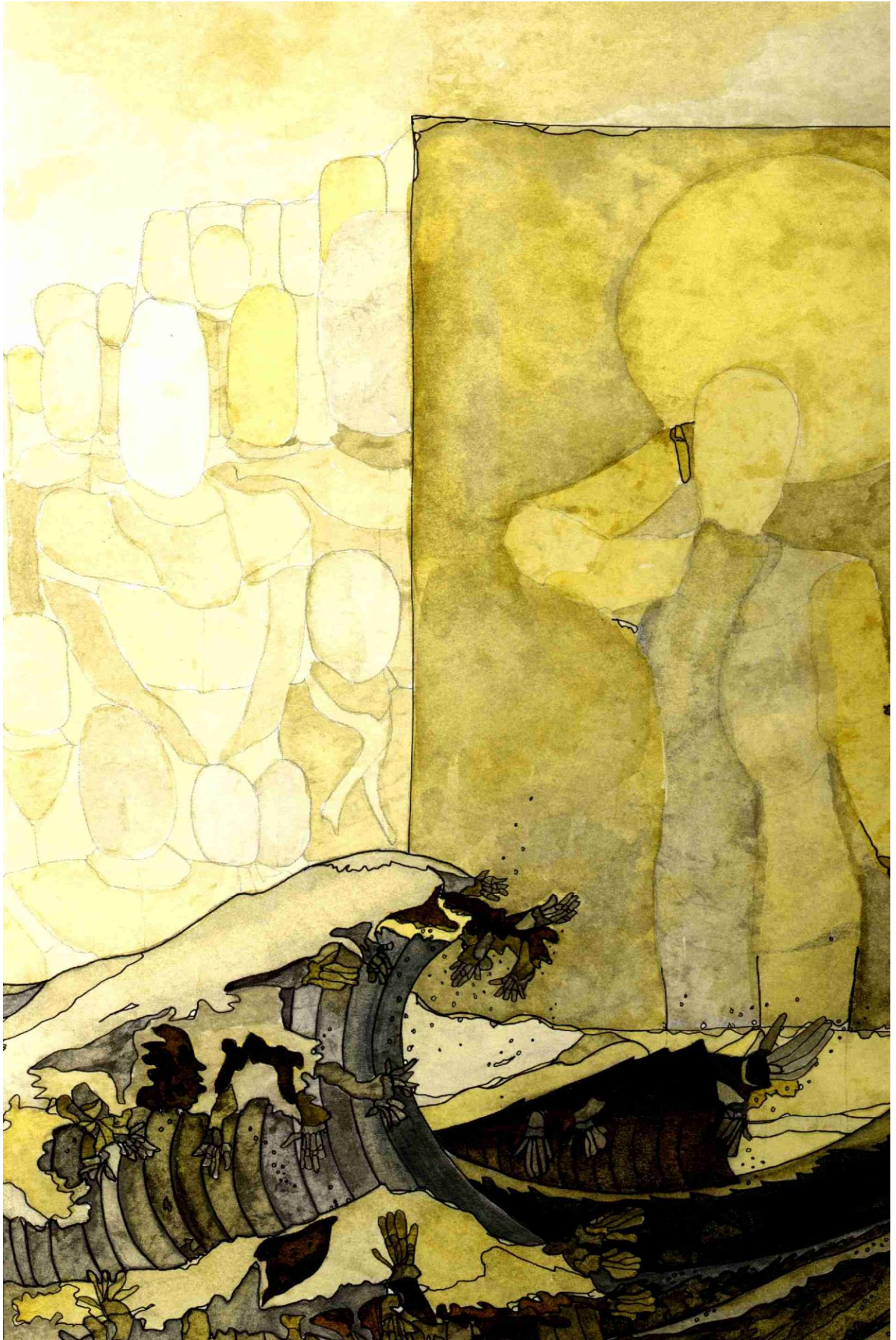


Une silhouette noire gravissant les dernières dunes semblait s'avancer en flottant entre les longues herbes, les pans de vêtements usés et limés s'élevant telles des ailes noires et lentes, d'une puissance certaine. Seules les impassibles bécassines couraient le long de la berge picorer une invisible nourriture.

Combien d'années resta-t-elle ainsi figée, dernière survivante de la lignée des amantes magnifiques ? La mer se figea, autant de la peur que la femme n'aille pas à elle que de la crainte qu'elle ne s'effondre avant d'arriver.

La femme d'une seule quête reconnut enfin cette musique, son obsession, hantant ses soleils et ses lunes. Le roulement de l'écume grondant sur le rivage. Ce grondement incessant qu'elle suivait et cherchait à atteindre, était là, majestueux, à sa portée. Elle sut qu'elle pourrait marcher d'une infinité à l'autre de ses berges, rafraîchir son corps, laisser toute sa peau être pénétrée de cette essence de vie. Mais ne jamais boire de son eau. Car cette eau, elle la portait en elle. C'est elle qui venait ainsi, à la toute fin des temps, offrir ses larmes et ses sueurs à l'eau grondante. Ainsi, la mer attendait-elle depuis l'éternité, ce don de la vie.

Dans les ruines du monde, dans ce précipice de l'âme où le désert rencontre la mer, elle franchit la dernière porte au bout du long couloir entrepris depuis tant de soleils, tant de nuits, tant de sommeils inaccessibles, au bout de ce tunnel des ténèbres malveillantes de ses souvenirs. Le vent, mais lequel encore, fouettait sa peau ou la sauvait, était-ce du désert ou de la mer, elle n'avait pas su le dire. Derrière elle, dans le sable fin qui l'avait brûlée sans la caresser, dans le sable où s'étaient roulés avec elle des corps chauds, doux et invitants comme autant de scorpions, elle avait laissé les ossements blanchis et les corps momifiés, morts sur pied de la chaleur intense de ses enfers, les maléfices du temps, les reflets multiples de son âme, les guerriers, les soldats, les cascadeurs de l'amour, les truands et les anges noirs, ces personnages délirants issus du pacte de mort avec elle-même.



La mer ou le désert? À peine sauvée de la muraille, sombre forteresse bâtie de multiples pierres angulaires, noirs, rêches, infranchissables murs, à peine détruits par le vent des fonds de l'univers, son précieux sable lancé à l'assaut des murs, traître sauvage effaçant toutes traces de doux amours, à peine sauvée, morte-vivante en lambeaux, eut-elle à choisir entre la mort de soleil et de sable, la mort qui sèche le cœur et l'âme, désert émotif, désert des sens, et l'eau salée de la mer qui brûlerait toutes ses plaies avant de les guérir, qui l'étoufferait peut être de sollicitude avant de lui redonner cette vie pour laquelle elle avait, la première, réussi seule la longue traversée du désert, cette mer qui pouvait l'engloutir, noircir et s'élever en houle puissante, tempêter ou caresser de flots magiques et câlins. Le choix. Maintenant. Combien de soleils et de nuits à dormir sans bouger ? Combien de blessures à guérir avant même de choisir ?

Les doux appels des flots la tirèrent lentement d'un délire fatal et sombre, s'étirant entre les soleils comme autant de nuits d'orage.

Toujours cette porte à contourner, à enfoncer. La mer semblait jaillir par les craques, les fentes, les crevasses, jaillir et l'inviter, était-ce à la mort ou à la rédemption... la femme ne le savait plus. Étirer le bras, mais vers quoi, puisqu'une porte s'offrait à elle, sans poignée. Seule une terrifiante serrure. Terrifiante parce que la femme savait qu'à ce point près de la mort, elle n'avait plus la force de trouver la clef. De la deviner. Et de ses mains paralysées de douleur, elle ne pourrait ni pousser, ni briser la porte. À peine l'égratigner. Sa peau ne résisterait à aucun geste dur, sa peau cuite qu'aucune sueur ne viendrait plus rafraîchir. Sa vieille peau.

Dans sa vie, n'était-elle pas arrivée à cette porte avant ? Porte devant laquelle elle devenait un enfant, où elle perdait toute sa puissance, toute sa féminité, tous ses masques. La porte. Son propre mystère venant à elle. L'obligation de l'ouvrir pour aller plus loin. Encore aujourd'hui, cette porte était là. L'ouvrir et s'y perdre.

Elle avait des visions d'horreur de ce qu'il y avait de l'autre côté. Une chute à ne plus finir, un monde à refaire, des fantômes et des âmes perdues et blessées qui viendraient l'emporter dans un autre enfer encore plus profond.

Cette porte.

Et les dunes roulantes d'herbes vertes et dorées, l'ombre des hautes herbes et les fleurs sauvages dont elle pouvait déjà sentir le réconfort, la douceur et la fraîcheur sur son corps. Les dunes pourtant atteignables que par cette porte. Et au-delà la mer qu'elle entendait, la bruine salée qu'elle goûtait dans l'air clair, ce sel qui pénétrait ses gerçures comme autant de baisers empoisonnés.

Être arrivée à la porte. Celle qu'elle avait vue auparavant et enfoncée tant de fois, cette porte qui n'était jamais verrouillée. Elle ne l'avait jamais été. Il fallait savoir y entrer...

La femme ne pouvait plus attendre de trouver le moyen. Ne le cherchait-elle pas depuis toujours ? Ne restait-elle pas toujours hors de sa portée ?

La longue traversée du désert menant à cette porte. La multiplicité des facettes de son âme y arrivant à la fois. À bout de forces, la femme se traîna jusqu'à la porte, laissant les traces du long serpent humain qu'elle était devenue, zigzaguant sous l'effort. Elle replia d'abord les genoux sous elle et encore bien plus tard, se hissa sur les coudes, déplia les bras. La distance semblait éternelle entre son œil et la serrure.



Juste y regarder une fois. Juste saisir la vision de l'autre côté de la porte. Juste y goûter des yeux, cette mer inaccessible, le chant du vent dans les herbes mûres, la fraîcheur de l'ombre, la musique délirante des vagues, la longue incantation de l'orchestre marin... Elle se releva, femme de pierre, femme de sable, assise sur ses jambes repliées. Femme de pierre. Seuls ses yeux vivaient encore.

Un seul œil à la serrure.

Seules les traces sinueuses demeurèrent au pas de la porte, seules les indentions laissées par ses genoux et ses coudes. La femme n'était plus là. Poser l'œil sur la serrure, c'était laisser son propre mystère venir enfin à elle. C'était se permettre ce regard sur son âme, ce regard sur la vie. Une vision. Nouvelle.

Une nouvelle vie s'ouvrait à elle. Poser l'œil sur la serrure, c'était accepter de voir. La serrure de son cœur. La serrure de sa vie. Pourtant, la porte n'avait jamais été verrouillée. Encore fallait-il arriver au seuil de la mort pour enfin vivre.

L'artiste l'avait-elle guidée à cette porte. Pour la toile ou pour le sauver ? Le secret en serait éternel.

Ce que l'artiste avait cru une pierre dans la toile se dessinant dans sa tête, naissant de ses mains avec violence, se redressa soudain pour marcher, péniblement, vers la mer. Mer cristalline et accueillante en cette aube. Que cette femme brisée soit née du futur ou du passé, l'artiste ne le saurait pas avant longtemps. De son pinceau est née cette femme, cette déesse errante dans un monde détruit, se penchant lentement jusqu'au sable mouillé de la berge, pour cueillir un minuscule coquillage, le porter à ses lèvres, puis à son oreille, longuement revivre de cette vision et de ces chuchotements intimes.

L'artiste sut. Elle reconnut l'importance de la certitude de l'amour au creux d'elle tout entière, l'amour pour cette âme errante, pour la femme qui avait pris la mer de face, affronter le temps et la douleur et tenter de survivre par sa seule authenticité. L'artiste ressentit d'une tristesse profonde que son amour ne pouvait pas la sauver à nouveau. La femme devait le faire seule.

Des soleils et des nuits à porter à ses lèvres l'eau pure et cristalline qui avait su la trouver. Femme de pierre, femme de lumière, frissonnante, terrorisée d'être encore vivante. Une douleur entière sous sa peau... Et toujours cette eau douce et fraîche qui s'offrait à sa bouche, nourrissant son âme, noyant sa détresse de vivre. Les souffrances de sa lente guérison aveuglaient les chevauchées de son âme. Néanmoins n'avancait-elle pas, de par les soleils et de par les nuits ?

Femme de sable, femme de vent, cueillie au cœur de sa mort dans la vision de l'artiste. Son destin était-il d'être sauvée? Soulever de la toile le corps battu par le temps, le soulever et le prendre contre son cœur, tel avait été le geste immuable. Un geste parmi ceux de ce rituel dorénavant inscrit aux mains de l'artiste, les ailes de ses mains qui allaient au secours des âmes, cette lumière qui créait les mondes en papier et en encre pour tracer la voie menant à eux. Menant à cette âme qu'elle tenait à portée de cœur et d'eau depuis un temps si intense qu'il lui parut éternel. Dans sa folle exubérance, les visions de l'artiste attiraient le personnage et le dessinaient, créant furieusement jusqu'à l'apercevoir et finalement, l'aimer. Et les gestes reprenaient, insatisfaits, jusqu'à donner naissance aux rives du destin, et encore, au-delà, vers son éternité.

Depuis des soleils et des nuits, l'artiste tendait l'eau scintillante dans un clair verre de cristal taillé, la beauté nourrissant l'âme de la femme blessée. Femme de sang, femme d'eau. Lui laisser vivre sa mort intérieure, tendre la main vers chaque cri de naissance, chaque cri de croissance. Attendre. Encore. Les gestes

éternels. Les gestes du destin. Portant le cristal à ses lèvres, la femme que l'artiste abreuvait n'était pourtant jamais tout à fait la même. Dans sa torture d'avoir survécu, se lisaient à la fois la fougue d'un cheval pur-sang, fonçant écume à la bouche vers le bout du monde, la délicatesse d'une âme, une sensibilité démentielle et tendre, le regard d'une enfant, le sombre regard de la femme tourmentée, la profondeur insondable du désir d'aimer, des regards sans âge, des regards sans limite, des regards intemporels... à partager du bout des lèvres dans le verre de cristal tendu. Sans un mot, sans une larme. Toujours cette rage d'être vivante, d'être. Et de souffrir...

Lentement, lentement, l'eau pure pénétrant et son corps et son âme, femme de sable, femme de pierre, une toute petite lumière scintilla au fond de ses yeux. Un court instant faisant fatalement place à l'ombre des torrents noirs qui fonçaient en elle, à la noirceur des visions hallucinantes de son âme désincarnée en de multiples personnages... amazone, muse, mère, ermite, enfant, femme, amante, errante... L'eau venait toujours à ses lèvres comme une source de vie. Elle l'appelait sans relâche, la buvant, la rejetant, la suppliant, la tenant à distance, pour enfin céder à cet immense besoin d'être pénétrée par sa lumière et sa douceur. Par le besoin que l'eau arrive enfin à noyer sa douleur. L'eau qui lui avait cruellement manqué dans sa traversée du désert, évasive eau qu'elle avait invoquée autant par incantations que par des prières et des menaces, cette eau à perte de vue, cette eau cristalline et fraîche s'offrait maintenant à elle. L'horreur de ses cauchemars et de sa douleur la ramenait toujours à ces mirages fuyants, ces eaux impures sous des flots lumineux qui cachaient autant de poisons que de désillusions. L'eau divine, l'eau de la vie, venait à elle maintenant sans être appelée, dans le verre de cristal frais et ciselé, offert par la main de l'artiste.

Toujours cette aile bienveillante qu'elle sentait planer sur son corps, ce frôlement qui était plus qu'une caresse ou qu'une plume. Ces plumes qui étaient plus qu'une peau douce. Aveuglée de tourments, concevait-elle à peine sa fuite hors du temps, sa survie à l'extrême limite de son endurance, de sa résilience? Sentait-elle les bras de l'artiste qui l'avaient soulevée de terre comme le coquillage qu'elle gardait depuis, fermement tenu au creux de sa main?

Passage. Flottement. Errance. Qui serait-elle demain?

Combien de soleils et de nuits trouvaient l'artiste, encore, à la regarder, à l'apprendre, long parchemin buriné, à lire ses cicatrices, à tellement désirer sa joie, son soulagement ? Et à tendre cette eau qui avait sauvé tant d'âmes avant la sienne, qui étanchait la sécheresse de son puits, cette eau lumineuse qui régénérerait son corps et son âme. Tant de tendresse et de délicatesse. La femme ne lui demandait jamais d'eau, ne lui demandait jamais de rester près d'elle ou

de revenir. L'intensité de sa douleur et la torture d'avoir survécu ne permettaient pas la joie, ne laissaient, semblait-il, aucune place à l'amour...

Dans ses cauchemars, elle racontait des univers noirs et des scènes monstrueuses, la violence et l'horreur déformant ses traits. La femme appelait au secours sans un son du fond du gouffre de ses souvenirs. La douleur de son corps n'avait d'équivalentes que toutes les souffrances et les horreurs qui avaient peuplé sa vie. Du moins buvait-elle l'eau que l'artiste lui tendait. Cette eau qui plus que l'artiste, savait trouver un chemin en elle, savait être en elle. Proximité, intimité dont rêvait son âme. Pourtant, inaccessible.

L'eau qu'on portait à ses lèvres la réveilla. Aperçut-elle finalement l'artiste ? La reconnut-elle ? Cette part d'elle-même qui savait si bien soigner... Elle se rappela seulement cette toile qu'elle avait tant aimée, l'émotion qui lui avait saisi le cœur. Elle ne se rappelait plus y être entrée. Comment peut-on entrer dans la toile d'un artiste ? Le chemin jusqu'à la porte, elle l'avait fait seule. Laisser toute sa vie derrière elle pour se hisser jusqu'à la serrure, elle l'avait fait seule. Mourir, elle l'avait voulue dans la solitude et le silence. Enfin s'abandonner à la vision de vie, elle l'avait fait seule.

L'artiste, elle, l'avait accueillie. L'artiste, elle, était eau. La femme brisée regarda l'artiste. Elle la regarda longuement, ne lui effleurant même pas la main en prenant le verre de cristal, mais posant lentement, enfin, le regard sur elle. Et elle but. Seule.

Toute petite maison blanche en plein bosquet sur une longue plage blonde. Aucun volet, aux fenêtres carrées, rien qu'une brise salée et ondulante qui bruissait sur les draps. Tant de blancheur. Tant de lumière. Ses vêtements brisés et fanés reposaient pliés et reprisés au coin d'une petite table blonde comme le sable. Elle eut soudain conscience de sa nudité sous les draps frais. Ainsi, l'avait-elle dévêtue et baignée, avait-elle rafraîchi son corps brisé et lourd, massé et huilé sa peau sèche et craquelée. Ses mains avaient épousé ses formes et gardé à jamais le souvenir de son corps, ces mains qui créaient, qui peignaient, qui soignaient et surtout qui redonnaient la vie.

Avec cette pudeur toute douce, empreinte dans ses gestes et ses regards, l'artiste réconfortait son âme et son corps. Sous ses yeux, se sentait-elle une femme ou juste une âme, impuissante à se soulever des draps ou à fuir devant les gestes maternels et tendres qui rappelaient sa longue marche dans le désert... le choix de la mort par-delà le néant. Pourtant, cette pudeur soumise et délicate faisait jaillir en elle une puissance nouvelle et inconnue, aussi consciente fut-elle de sa propre présence, de sa féminité autant que de sa douceur.

Elle ouvrait les yeux après les soleils ou après les nuits, sentait sa peau renaître des tendres soins et l'artiste qui la sachant réveillée, lui tendait de l'eau, redressait les draps et la bordait, puis les yeux baissés, reprenait ses crayons, ses

encres et sa toile ou encore sa plume et ses papiers. De sa couche, elle suivait ses mouvements, reconnaissait à ses toiles les aventures de son âme, ses harmonies et ses enfers. Sa fureur de créer n'égalait que la vitesse à laquelle les visions et les personnages envahissaient son âme et sa force. Émue, elle redécouvrait jusqu'au sens du mot, cette artiste la cueillant intimement sans avoir entendu ses récits. Que par ses purs regards sur son visage, sur sa souffrance, sur sa naissance. Que par les ondulations de ses mains sur sa peau qui reprenait vie. Et cette eau qu'elle offrait sans qu'elle la demande. Sa douce générosité. Elle se savait bientôt prête à repartir. Pourtant elle ne voulait que rester. Et l'artiste maintenant écrivait.

La femme se réveilla en la présence d'un sillon de lune qui pénétrait par la fenêtre de la petite maison. L'artiste veillait. Et la regardait. Tellement intensément. Son regard la fixait, se déplaçant d'un œil à l'autre, à sa bouche, à toute sa tête et à son propre regard. N'était-ce au fond que la première fois qu'elle laissait une femme le regarder entièrement ? Cette complicité silencieuse et attentive de l'artiste, captant sa souffrance au moindre indice, meublait toute la petite maison sans qu'elle eût à parler. Toujours, elle le regardait. Semblait s'apprêter à parler. Se retenait, les paroles à l'orée des lèvres. La femme au regard blessé se tourna vers la fenêtre, la blancheur de la lumière accentua la pâleur de la peau autour de ses yeux sombres. La lune se voila, était-ce d'un brouillard ou de ses larmes ? Bien qu'elle sût l'artiste là, derrière elle, l'humeur de la femme vira à l'insondable noirceur, cette tristesse inatteignable dont tout son corps souffrait.

La lune voilée. Les soleils endormis. Les longues errances de son âme. Tant d'étoiles l'avaient vu grelotter. Tant de vents fouettaient sa tête et son dos tournés. Emportée fut-elle ou entraînée... lorsque le torrent de sa souffrance avait déferlé dans son regard meurtri et rageur. La lune voilée. Le deuil d'une vie. Son deuil de la permanence de se savoir aimée. Telle qu'elle était. Entièrement. D'où la forteresse et ses sentinelles douteuses, cette forteresse s'étendant en couloirs sombres et colorés, aux portes entrouvertes, criardes et riantes, aux fenêtres entrouvertes, masquées ou barricadées. La lune qu'elle n'avait plus voulu voir. Celle qu'elle avait éteinte. Ainsi serait-elle absente à jamais, ne blanchirait-elle plus les nuits et les chemins. Trop de souffrance, trop d'errance. Trop de réminiscences. La lune était morte sans s'éteindre, avait coulé au large des océans sans clapotis, sans drame, cette lune qui n'avait jamais su le guider.

La nuit se fit de plus en plus noire. Le vent cessa. Les étoiles brillaient sans scintiller. L'absence était parfaite. Mais soudain, l'artiste parla.

L'artiste lui parla de la lune qui éclairait la plage et les flots tout petits. Elle lui parla de cette maison blanche qu'elle n'avait ouverte à personne avant cette femme trouvée dans la toile se peignant dans sa tête. Des toiles et des écrits

gisaient abandonnés un peu partout dans l'unique pièce. L'artiste parla de cette beauté indomptable en laquelle elle avait toujours cru, la force magique de ses créations. Surtout, elle lui confia cette immense blessure de n'avoir jamais trouvé une autre âme pour partager sa vision, et échanger, grandir. Elle parla des illusions et des mirages, ces brisures à sa beauté qu'elle avait laissées venir jusqu'à elle. Et finalement, de cette maisonnette isolée au bord de la mer chaude, les ouragans et les tempêtes qui la dévastaient, les longs temps à la réparer, la rebâtir, à parfaire la forteresse.

L'artiste tourna vers la femme blessée le regard le plus triste qu'elle ait vu. Plus triste que le sien. Elle avait donc une solitaire forteresse, tout comme elle ? Était-ce la beauté sans limite de l'artiste et de ses toiles, était-ce l'absence d'horizon qu'elle avait, au bout de toutes ses quêtes, découvert à la serrure ?

La femme se souvint du bal des anges éphémères qui avaient enchanté sa vie auparavant, les danses sensuelles devant ses yeux, les peaux dressées, ses souvenirs autant que ses regrets devant les peaux moites et salées aux têtes indifférentes peuplant sa mémoire comme autant de charognards affamés. La petite voix pleine de larmes de l'artiste interrompit le fil de ses souvenirs.

Ce que la femme entendit, le secret fabuleux de l'artiste, d'une source à laquelle elle avait toujours voulu croire, était cette porte qu'elle avait ouvert pour son âme, cette eau qu'elle avait tant eu besoin de partager. Et encore plus rutilant de merveilles, elle entendit de l'artiste tout ce qu'elle lui avait donné en lui tendant toute sa confiance. En la laissant la sauver. Il y avait dorénavant quelqu'un pour croire à la beauté. Quelqu'un pour croire à la vie. Un long silence s'étira autour de la maisonnette. L'échange d'énergie eut lieu.

Tant de soleils. Tant de nuits. Cette soif insatiable de l'eau qui faisait scintiller en elle une lumière, cette eau où se levaient en elle les mondes roulant lentement, doucement, les mondes flottant ou coulant dans son regard. La femme que le sable avait engloutie peu à peu, reconnaissait à sa soif, le monde d'eau d'où elle était née, le monde qu'elle n'avait jamais voulu quitter et le sable qui avait brûlé les yeux de son premier regard. Ainsi était-elle revenue à la mer, à sa mer ? Ainsi avait-elle enfin cru en elle-même ? L'eau que l'artiste portait à ses lèvres allait à la rencontre de ce fleuve sauvage montant en elle, les eaux noires et troubles gisaient dorénavant bien au profond de ses pensées, paralysées et dormantes sous le poids de la forteresse écroulée. Le fleuve frais, l'eau nouvelle jaillissant du puits, montait toujours plus, engloutissant épaves et cadavres.

Tant de soleils, tant de nuits passèrent, le fleuve bondissant et rugissant, s'agitant doucement, coulant sans relâche, recouvrant chaque cité perdue, chaque route sans issue. Soulageant toute douleur. Le moment venu, ce fleuve grandissant en elle s'arrêta au barrage, le barrage de son regard. Et la mer, toute petite, en perles furtives, minuscules océans, s'échappa, transformée, de

son flot de fleuve. La femme pleura. Pour elle-même, sur sa tristesse, sur son enfance brisée, sur son corps violé. Enfin, elle les pleura. Enfin, elle serait consolée. Le fleuve pur, jaillissant du puits profond de son âme, cueillait la lumière, inondait le sable des rêves, créait les longues plages vierges. Et l'herbe repoussait.

L'artiste avait aimé autant ses plaies que ses charmes, autant sa peau renaissante que ses rêves éteints. Elle avait suivi ses cauchemars, écouté ses obsessions, vu naître son premier sourire, vu éclater ses rires tout neufs, et par sa présence, elle avait fait brûler ses yeux de larmes nouvelles. L'artiste l'avait aimée profondément. Elle avait engendré avec elle la vie de son âme. La femme avait tant pris goût à nourrir l'artiste de confiance et d'amitié pour cette vie qui germait entre eux. Affection, tendresse, délicatesse, les noms multiples de cette amitié sans frontière, les marées multiples avançant lentement sur les rives de la vie. La femme avait choisi la mer.

L'artiste retira le pinceau retenant ses cheveux. Et termina sa toile. Absence de la femme de cette toile. Elle avait été sauvée. Il ne resterait plus que le témoignage de beauté. La marée avait effacé toutes les traces dans le sable. Un ruisseau dont les rives abondaient d'herbes hautes, roulait entre les dunes arrondies et invitantes, coulait jusqu'aux ruines, au pied de la mer. Entre ses doigts, un pinceau immobile pleura sa dernière goutte d'encre. Que l'artiste transforma en flot. Une large larme avait traversé le ciel, des ruines jusqu'à l'éternité. Elle la laissa rouler. Elle se sut l'élue. La Mer. Mais surtout, la Mère... Elle ressentit une solitude insondable devant la toile achevée. Comme un deuil. L'artiste se recroquevilla par terre parmi les pots d'encre, les chiffons tamponnés de multiples teintes, ses doigts tachés de part et d'autre, enserrant ses bras. De son corps, de son âme, elle avait vu. Et aimé. De ses gestes rapides et vifs, le désert avait perdu le combat.

Le fleuve retourne toujours à la mer. À son réveil, l'artiste vu le lit désert. La femme blessée était partie. Tant de soleils. Tant de nuits. Au loin, une voile semblait flotter sur la mer douce et sereine. La femme blessée avait fini sa traversée. Elle était déjà bien loin maintenant.

L'absence profonde laissa une trace indélébile à travers le corps et la peau de l'artiste. L'absence. Le verre de cristal reposait, scintillant, propre, prometteur, le diamant de son amie disparue. L'eau fraîche, abondante, reposait, heureuse d'être, avide de désaltérer. Dans les draps blanchis par les années et le soleil, la légère empreinte d'un corps, posé à même leur virginité, une empreinte légère, fluide, presque transparente. Malgré les sueurs de ses cauchemars, les hallucinations fascinantes qui l'avaient vu hurler et se transformer en bête sauvage, les draps, minces et doux, demeuraient frais et propres. La voile voguait toujours au large. Son amie, sa douleur, étaient parties.

À part ces souvenirs imprégnés dans une vision toute nette de l'univers, l'artiste ne cueillait aucune trace du passage de la femme. Du délire qu'elle avait essayé de soulager, la femme était passée à l'invisibilité, cette qualité évanescence de sa présence. Ce que l'artiste avait compris, elle l'avait d'abord ressenti au-delà même de sa peau douce, salée, vibrante, prête à aimer, prête à accueillir.

Le voilier voguait. Évanescence.

Au creux de sa poitrine, une présence douce et pleine, un bercement certain. Un léger bercement dans ses pensées. Une mouvance entre son désir et son âme. Tendre douceur. L'euphonie de ses respirations, de ses silences.

Incandescence des souvenirs heureux. Un minuscule vent souleva la lumière, la porta avec la lenteur propre aux rêves, jusqu'au visage de l'artiste endormie, la nouvelle sentinelle de l'univers retrouvé. La pulsation heureuse du vent ne fit-elle que se joindre à celle de son sang ?

Lorsque la femme posa l'artiste sur le lit, elle ne s'éveilla point. Elle reconnaissait les draps et les palpait avec réminiscence. Les gestes lents de ses doigts tremblant à peine, épousèrent parfaitement le corps de l'artiste. La femme blessée était revenue, elle avait rejoint sa sentinelle endormie dans ce monde où elle existait désormais, fidèle, loyale présence, constance dans la nuit. Dormait depuis tant de soleils et tant de lunes. Veillait le linceul immobile sans plus attendre, sans espérer. Juste veiller à cette blancheur du temps, la patience immaculée de sa veille. Sa sentinelle endormie. Enfin. Elle veilla l'artiste. C'était maintenant à son tour de le faire.

Le vent tout petit pouvait courir sur sa peau, caresser ses cheveux, entrer autant par l'artiste qu'à travers elle, danser suavement sur ses lèvres, s'immobiliser avec tendresse devant chacun de ses souffles. Danser sur ses rêves, nourrir sa bouche endormie. Les mille précautions des caresses ondulantes de son souffle.

L'artiste était femme de mer, femme de lumière, insufflant vie et pensées à ceux qu'elle aimait. Elle était Mère. La femme veilla sa sentinelle qui, attendant son retour, avait finalement pris le temps de se reposer. Au loin, sur la mer, le voilier voguait toujours, porté par ce même vent. Devenue sentinelle, la femme veillait sur un univers en métamorphose qui saurait émerveiller l'artiste à son réveil. Son ange, enveloppée dans ses propres ailes, repliée tout contre les draps, enfin délestée de sa souffrance et de ses quêtes. Le vent se fit plus petit encore et s'enroula lentement autour de ses épaules. La sentinelle veilla. Sa sentinelle. Elle veilla sur l'artiste de son invisible présence. Alors qu'un seul mot l'aurait tirée de son sommeil, la femme préféra le silence. L'artiste lui avait tout donné. Lui avait offert l'eau qu'elle avait puisée profondément en elle, eau de mère, eau de vie. Ses lèvres gercées, ses mains crispées et son visage angoissé, guérissaient à chaque soleil, à chaque nuit.

Tant de soleils, tant de nuits. Le premier regard de l'artiste fut pour la mer qui, immuable, s'étendait par-delà sa fenêtre comme autant d'horizons. Elle ne sut pas que ce regard l'avait plongée dans les yeux et dans l'âme de la femme qui la veillait. Perçut-elle une présence, car elle sembla chercher en vain à saisir toute la vision.

Ce matin-là, l'artiste trouva une femme assise à l'attendre à la table dehors sous le bosquet brumeux. Une femme qu'elle reconnut enfin. Une beauté si profonde. Une peau fine. Les gestes d'attente. Le regard qui espère.

- Juste un peu d'eau.

Une nouvelle toile s'esquissait déjà. L'encre coulait à travers le temps. Cette vision de tant de beauté inonda l'âme de l'artiste comme une longue et chaude marée. Le voilier était disparu. Le vent se levait maintenant dans la cour.

1995

Quai no 8



**-Il sera bientôt l'heure que tu nous quittes.**

Un brin de lumière passait entre les orages, la longue épée fluide et lumineuse s'étendant à la minuscule colline et ses rares maisons, ses longs sentiers sinueux. L'ocre journée tournait en soirées peuplées d'incessantes cigales sifflantes et d'étoiles silencieuses. Mais l'ocre régnait encore dans ses cheveux et sur sa peau brune au mince duvet chatoyant.

**-Je suis revenu te chercher.**

Immobile personnage dont le livre se referme avant la fin, les mots se bousculant dans sa tête au rythme des chapitres et des scènes abandonnées. Les claquements des portes aspirées, fermées sèchement, balayaient la poudre crépusculaire du long sentier de pierres polies et mattes.

**-C'est à ton tour maintenant.**

Impossible retour vers les terres détruites et les enfances enterrées, les jeunes peaux volées de leur insouciance et de leurs carrefours. Pourtant, le cliquetis furieux de la haute vitesse battait incessant en approchant autant que la nuit.

**-Tu dois partir.**

L'orage éclata en parcelles grises et bleues sur le fond de ses yeux en supplice. Le train entraînait en gare trop loin pour son regard, trop tôt pour son cœur appartenant déjà à l'heureuse lumière vagabonde des grands champs fleuris aux multiples odeurs de nuit.

**-N'aies pas peur.**

Pourtant, le temps fuyait plus frais, plus prestement que le frottement torride sur les rails usés, le temps emportant déjà ses cheveux et ses feuilles, pluie de confettis immenses en contre-sens, s'élevant et s'emportant au-delà cette fiancée immobile dans le décompte de sa vie.

**-Tu ne sais pas encore ce que sera ta vie.**

Le train approchait, hurlant ses souvenirs qui revenaient trop vite, sordides invités sur le quai no 8, les longs bancs de bois peints vert s'accrochaient au quai de toutes leurs pattes prises au piège, malgré ce vent et ce temps qui fuyaient.

Et ce désir sauvage de ne jamais quitter cette terre de promesses et de brèves joies néanmoins successives. Les pointes de bonheur lui avaient, semblait-il, bien valu les sombres tristesses, les morts du cœur et les rejets aussi plombants que les soleils torrides du désert qu'elle connaissait trop bien... Ce désir sauvage de ne pas quitter les promesses dans les yeux bien-aimés, au profit de ses propres promesses. Au fait, s'en était-elle déjà faites?

Et ce désir sauvage, éteint, ce désir suave, séché, en retrouverait-elle la source? Oublierait-elle un jour ce mélancolique désir dénué de joie qui la privait d'intensité?

**-On se reverra.**

Le ressac du passé prenait force dans l'ocre assombri et grondant. À rebours du puissant ressac aspirant l'air et le temps, elle marchait maintenant, fonçait tête basse, déterminée, étrangère déjà devant celle qui dans l'ombre, demeurait, indécise, derrière.

Le grondement assourdissant s'éleva au cœur d'un nuage de sable cinglant. Sur les planches usées de la gare roulait l'écume, les larges lames se brisant sur ses genoux, puis sa poitrine. Les odeurs de port, l'air salé et lourd, montaient en elle, marée ancienne et redoutable. Une lourdeur soudaine grandissait sur ses épaules, et, sous une lumière cuisante où sa peau craquelait, elle tentait de demeurer à la surface, malgré l'écume salée qui emplissait ses yeux et sa bouche. Les jeux qui avaient perdu leurs rires, le temps jeune et beau qui ne lui permit jamais de répit, les cadavres dont elle découvrait soudain les crânes aimés, aussi morts que les coquillages fêlés qui perçaient ses pieds, flottaient, jonchaient les lames et roulaient au bord du rivage.

Elle se détourna, désœuvrée, de cette eau d'où jaillissaient pourriture et décombres. Le quai, immobile pourtant, grouillait de jeunes corps qu'elle eut sitôt envie de rejoindre, reprendre un moment la gaieté tranquille, la joie subite, le rire fort et facile qu'elle reconnaissait. Les faussaires étaient de retour, planant, buvant, se trouvant beaux et bons. Mais elle passa invisible, au milieu d'eux, les touchant d'une main qu'ils ne ressentirent pas, et de son âme dont ils ne pouvaient reconnaître l'existence.

Autant retourner aux flots qui... disparus, laissaient place à une noirceur qui broyait son regard et sa volonté. Noirceur tant désirée, délicieux voyage vertigineux jusqu'à la fin des sens. Délivrance et saphir dans les yeux, enfin.

Un vif mouvement de bras la retint du délirant couloir étroit au-delà du ressac. Brusquement assise sur le bois du banc, la gare reprenait forme derrière le grondement. Cette peau et cette voix dont elle voyait déjà le départ, roucoulerent autour d'elle. Puis la voix, lointaine, provenant de l'ami invisible, caressait, ondulante, les pointes acérées qu'elle avait laissées s'iriser sur sa peau depuis les dernières batailles livrées contre son âme. D'une peau lisse et sereine, elle se retourna vers l'homme partageant le banc, celui qu'elle vit, enfin, et qui d'un air fragile et heureux, disparut dans un ressac qui l'effleura. La tentation de s'y jeter, la douleur de ne pas bouger. Le regret de ne pas y être invitée.

L'immobilité du temps. Le quai vide, le cœur brisé, les espoirs plus détruits que ceux qui, hurlant, débouchaient depuis le fond de la gare dans une poussée vertigineuse.

**-Il est temps d'y retourner.**

Ainsi s'était-elle revêtue et couverte de chandails tissés, longs et lourds, tant le froid la pénétrait de ce vide immobile et de ce vent qui, trop longtemps, avait secoué son corps et son âme, ébranlant sa foi et sa force. Le vent souleva toute poussière de l'interminable quai, le sable délaissé par les marées profondes, et l'écume assourdissante. Le vent souleva en claque magistrale sur les joues douces et sensibles de son visage. Un corps passa. S'étira un instant de toute sa longue peau fine, minces cheveux blonds sur fond de yeux de ciel. Sans remuer les lèvres. Pure beauté qui fanait en s'approchant, ridules en surface. Le vent le repoussa fatalement : le vide de cette bouche qui ne parlât point, les promesses d'un silence coulant lent et soyeux d'une présence rassurante et inexistante. Le recul soudain du vent, les vestiges disparus, elle se retourna, haletante de douleur vers le quai, longue douleur...

**-Jamais tu n'as voulu les laisser partir.**

Cette voix douce et rassurante, néanmoins insistante, retournait l'artiste au quai, y faire ses adieux. N'effleurait que la surface de ses souvenirs, que la beauté, que l'éphémère. La douleur solitaire et camouflée des illusions et des trahisons, se tapissait, noire et opaque, au fond de ses yeux. Cette douce voix au fond du quai, cette voix qui la consolait, la faisait rire, cette voix dont elle s'ennuyait profondément dès qu'elle se taisait. Cette voix dans sa tête, dont sa pensée entière s'en était trouvée transformée.

**-Retourne à tes souvenirs. Ils prennent encore tant de place.**

Visage sombre, tourné vers le sol, sans emballement, elle s'en retourna. Un feu tranquille et heureux éclairait le quai en son recoin de verdure aux rochers épars et lourds. Les feux et les enfants grillant des branches, une côte de lac sombre et sage, les échos de leurs chants, leurs rires, l'heureuse lumière sur les visages. Toutes ces peaux qui étaient siennes, qui avaient passées en elle avec merveilles et douleurs. Les odeurs de ce feu, traînant dans ses cheveux. S'arrêter à ce feu, repli du quai qui ne finirait jamais de brûler, purification, retrouvailles, taillade dans le temps. Pour toujours se retrouver aussi petite, aussi détachée des mouvements de vies, accroupie à ce feu avec eux à saisir la lumière des premiers hommes.

La voix se taisait devant ces scènes, elle, toute petite avec tous les siens, autant de facettes d'elle-même que de futurs qu'elle avait portés en elle avec amour.

Assise, petite, dans la pénombre scindée par le feu, elle se retrouva en si grand manque de la voix, d'une large caresse ondulante, d'une voix portée à ses oreilles comme autant de secrets sacrés.

La forme du jour se pliait au vent du crépuscule qui acheva de refermer le recoin tranquille du quai.

La page retournée du livre tenu mollement sur ses cuisses sectionna la fin du jour d'un mouvement irréparable vers la nuit.

Bien avant que s'illuminent les réverbères du quai, elle veilla la voix silencieuse. La nuit viendrait bien assez vite, transformer l'ocre en suie. Bien trop vite. Encore un peu, revivre son insouciance, ce désir profond en elle d'aimer et de créer, sans regarder en arrière, sans tenir compte du temps, sans peur d'être abandonnée. Se laisser aimer, cet endroit sur le quai où elle n'avait jamais posé les pieds, ce vent fort qui poussait tantôt ses vêtements, tantôt ses cheveux, puis maintenant sa peau, vers cette plate-forme, d'apparence déserte, ouvrant des portes dans son cœur, créant des courants irrésistibles et enchanteurs. Trop de lumière pour voir, cécité de l'âme, soudain, se laisser aimer...

**-Continue. Je ne te quitterai jamais.**

Leitmotiv de sa vie. Jamais seule. Tant de fois y croire, tant de fois y mourir. Cette phrase qu'on devrait sentir que dans son âme et ne jamais entendre, cette place sur le quai silencieux où elle avançait, incertaine, un peu plus boitante, un peu plus ridée, se laisser aimer.

Plus de voix, plus de lumière, juste ce souvenir, cette insouciance naissante de se savoir aimée. Le train arrivait-il ou était-elle déjà embarquée?

Vivre enfin. Se laisser aimer. Laisser la vie venir à elle. C'était l'essence de cette gare où encore, elle entendait le frottement du train sur l'air noir, fonçant vers elle. D'un pied, elle passa sur les rails vibrants. Ce fond ténébreux dans ses pensées, ce désir de mort et du noir, cette tristesse infinie à laquelle elle touchait enfin, sans la voir, sans la comprendre, juste l'effleurer.

De tout son corps, avançant en aveugle le long du couloir sous la gare, l'artiste marchait sur les rails, quittant la peur d'y mourir pour enfin arriver à ce point lumineux à l'horizon. Quête interminable, la douleur de sa tristesse revenant en surface, malgré ce point lumineux qui grandissait, emplissant ses yeux, adoucissant le parcours, l'éclairant pour éviter les chutes.

Néanmoins s'étendit-elle le long des rails, cueillir la fraîcheur des légères pointes de lumière nouvelle, sentir l'effleurement sur sa peau, les cheveux étendus telle une étoile de mer. Le langoureux plaisir s'étira, peuplé de rêve et de quête, toujours cette recherche: enfin se sentir aimée. Le solitaire brouillard de ce sommeil de l'âme se leva au profit d'un rayon lumineux téméraire, pénétrant sa tête sans effleurer sa peau.

La quête de lumière la tira debout, hors de portée des rails et du tumulte avançant en sifflements et en chuintements.

**-Je suis toujours là.**

La voix venait d'ailleurs, ailleurs que de cette table ronde où accoudée, sa tête reposait au creux des paumes, sauf pour essuyer furtivement des larmes, rebelles à sa magistrale retenue.

Table solitaire en plein quai grouillant de bruits et de passants, cette table dont elle ne pouvait ni ne voulait en avoir fini de suivre le contour, revenant, arrivant, quittant le point de départ pour y retourner, savourant la certitude de s'y retrouver, cette Terre hors du monde où son âme quittait les ténèbres, s'élevait, s'élevait, jusqu'à apercevoir cette gare comme l'unique point de départ sur un long trajet à travers mers et mondes, le point invitant, juste le tenir une fois au creux de sa main, ce point brillant en intersection, de cristal et de lumière dans la nuit.

Y tendit-elle enfin le bras?

Sur le quai no 8, un fin brouillard achevait de se lever. Une jeune femme tendit le bras vers la rampe d'embarquement. Le train était entré en gare.

Pieds nus, les jambes lisses et fortes, peau de soleil, le jeans court en fond de ciel, le lainage ouatiné, une beauté tout en lumière dans ses yeux et ses cheveux, la femme monta les quelques marches, se retourna un instant vers le quai désert sauf pour ses hordes de souvenirs, ses tristesses et ses amours qui ne la quittaient jamais du regard, se retourna-t-elle vers la nuit, pour mieux franchir d'un pied sablonneux, l'aube déroulée en couleurs moelleuses, une brise légère de dos. Chaque marche la soulevait de sa lourdeur, sa douceur prenant toute la place en longue marée libérée. Dans le silence du train immobile, dans sa blancheur, elle sembla disparaître.

Un pied léger quitta le dernier, le bois du quai no **8**.

1995

## Errance

La femme errait dans la nuit. De son âme, elle se cherchait. Pour saisir son essence à nouveau, pour interroger l'avenir qui se pointait dans les effluves de brouillard trop connues. Finalement, elle errait que pour se protéger. D'elle-même ou de la nuit? Elle le ne savait pas. Pas plus que trouver la porte vers une lumière pour l'ombre qu'elle savait toujours là.

La nuit avançait comme une amazone en chasse. La nuit de la lune voilée derrière son halo de tempête en devenir. Une nuit sans neige, sans détour, gonflée de ses promesses de lendemains inévitables. Cette nuit à affronter sans broncher, le corps arc-bouté contre les vents de la noirceur, dans les périls de ses profondeurs. Une nuit qu'elle avait si souvent frôlée. Surtout, si longtemps. Une nuit que seul les amours et les petits bras avaient su illuminer pour elle.

Si la nuit était bien cette amazone qui avançait et si une femme lui tenait tête de toute son âme, c'était bien les chuintements de leurs confrontations, de leur affrontement et les tintements du carillon fou dans leur regard qu'on entendait, les cris de ce que la femme défendait: son droit de vivre, son élan d'aimer, sa foi dans la vie.

La femme errait dans sa nuit. S'était-elle arrêtée un moment pour sentir les frôlements d'aile de ses aimés invisibles venus à son appel, sinon à son secours? Elle entendit, sentit, ferma les yeux.

À son âme défendant, elle ferait battre la nuit en retraite.

Jusqu'au retour de la lumière sur sa peau.

1996



*« À peine eût-elle franchi la berge de la longue plage, qu'elle perçut les nombreuses portes intérieures qu'elle aurait à traverser, les multiples murs qu'elle devrait détruire de la seule force de son âme. »*

Cette femme qui s'avance dans la mer, taire sa douleur, arrêter le temps, n'était nulle autre que moi. Et l'artiste, elle, n'est nulle autre que le courage et la force, et surtout, la mère en moi, et elle m'a sauvée. Je me vois dans les paysages de l'artiste, dans cet univers intérieur où j'habite. J'ai revu mes morts antérieures, mes nombreuses morts en si peu de temps. Je reviens toujours à ce lieu, après de longs détours parfois. J'y reviens parce que je porte en moi une telle fureur de vivre.

Je serai toujours sur cette plage. Mon âme y vivra toujours parce que j'ai su croire en ma force, à ma capacité de surmonter la douleur. J'y ai trouvé ma raison de vivre. Je me suis redonnée la vie. Encore. Si secrètement. La nouvelle sérénité continue de me sauver. Je me reconnais un peu plus, à chaque jour, dans les yeux verts qui m'observent dans le miroir. Dans ces lieux de mon âme et de mes amours qui fascinent autant qu'ils attirent. J'habite la mer, dans ma maison. Je suis aussi la mer. Et je suis redevenue la Mère. La Vie. Sur ce parcours que je trace par mes allées et retours, par mes détours, je trouve à chaque fois la même lumière qui m'attend, la même foi en moi, la même foi formidable en ma force.

Je ne reprendrai pas le tracé jusqu'à la plage, pour m'avancer dans les flots, pour en finir. Parce que j'ai recommencé à croire. Je garderai toujours l'artiste en moi, dans ma maison sur la plage. J'y marcherai encore et encore. C'est cette partie de moi qui m'a prise la main quand j'aurais mieux aimé partir. J'ai connu mes morts, j'ai connu la souffrance indicible, ces poussées violentes qui m'ont enlevé ma foi en moi. Mais je suis revenue et j'ai appris.

Moi seule pouvais y arriver.

1997



## Chrysalide

On ne verra jamais  
la chrysalide  
qui m'habite  
l'âme que j'ai portée  
celle que je berce  
toujours

### Chrysalide

J'appelle son âme  
elle vient à moi  
par quel mystérieux manège  
je trace d'un doigt léger  
chaque détail  
de son coconquillage

le tiens délicatement  
contre mon cœur

inexplicable magie  
inlassable déluge

chrysalide de son âme  
qui revient  
de son monde  
qui change...

1998

Il pleut. De cette pluie lente et froide qui me saisit.

Longue pluie lourde qui me traîne dans les couloirs de ma vie, à ouvrir les portes, puis à les refermer doucement, sans rancune, sans amertume. Juste laisser un moment ma chevelure être aspirée par le gouffre. Juste y laisser ma peau d'enfant pour y pleurer, une dernière fois, son immense besoin d'être aimée vraiment.

Il pleut toujours. La nuit m'appelle avec sa solitude meublée d'incessantes trombes de pluie.

J'appartiens à cette nuit. J'appartiens à cette pluie. Il ne saurait y avoir d'étoiles tant je m'imprègne de cette noirceur absolue.

Retourner au passé, à ces portes qu'on a ouvertes devant moi, juste le temps de me rappeler...

Que ces portes existent  
Qu'un enfant y demeure.

Cette nuit, je me suis endormie en la serrant très fort dans mes bras.

Un instant, être ma propre mère.

1999

Forteresse



De toutes les portes qui s'ouvrent devant elle, elle reconnut les méandres apparus au cœur de ses souffrances, les coins de ciel et ses anges rencontrés au tournant de ses vies. Elle n'y retournerait plus jamais.

Elle sut que chacune de ses portes, chacun des marécages et des prés était autant un choix qu'un chemin. Mais il était né ce jour où d'autres chemins devaient se tracer.

Elle se retourna, tourna le dos à tous ces souvenirs, ces portes et leurs destinées. Il était temps de créer un autre monde.

Au cœur des nuées qui fuyaient devant elle, poussées par un vent qui ne se calmerait pas avant longtemps tant sa furie de vivre était vibrante, naissait un nouveau chemin, puis un autre, des visages, mais surtout, des paysages, des appels des grands pics et des longues routes solitaires et inspirantes. Elle savait que chacune de ses souffrances avait engendré un nouvel avenir, des forces insoupçonnées, son propre avenir et plus important que tout, sa propre issue.

Pourquoi, encore, tant de complexité au fil de sa vie?

Sans réponse, elle erra un moment le long des trajets tracés depuis peu, porta une main douce et tendre le long de ses écrits, de ses rêves, de ses errances imaginaires dans les cols, les rochers et les sables à découvrir. Elle se suivit, elle, si forte maintenant, se suivit tout droit au cœur de son immense coquillage, sa forteresse ouverte sur tout l'univers.

Elle retrouvait toujours le chemin pour rentrer.

1999

## Mon ange

La pluie de novembre commençait à peine à tomber. Elle ouvrit les yeux. Savait d'instinct qu'il était là. Le cherchait des yeux sur toute la surface du plafond. Pourtant, c'était bien sur sa peau, sur son chandail vert émeraude, c'était bien dans ses cheveux qu'elle le sentait. Enveloppant, délicat, une lumière ou était-ce un souffle ou encore l'arôme de sa peau, la couleur de son regard.

Était-elle plus émue par l'amour qu'elle venait de vivre, inspiré, fluvial, tendre ou par cette présence qui, enfin, l'ouvrait plus loin que son corps pouvait l'être : jusqu'à son essence. Touchée. Elle s'était laissé toucher. Bien au-delà des chairs, des gestes et des mots, elle était touchée par la grâce de cette présence. Et il lui revint en mémoire des moments qui n'existaient plus que par elle et cette grande caresse des bras autour d'elle, ce regard bienveillant au plafond de sa chambre, la plongeant dans une béatitude profonde. Une présence la protégeant, la bénissant.



Elle se revit marchant avec lui sur ce chemin qu'il n'a plus jamais pris, jusqu'à la maison de son enfance, pour aller la chercher, elle, si petite, autant pour le visage de petite fille emprisonnée dans le carreau de fenêtre de sa chambre, que pour la petite fille au béret qui se balançait doucement dans la cour dans son manteau trop grand auquel il manquait un bouton. Elle sentait tout à coup ce moment où, de son amour si paternel et doux, il l'avait protégée, elle, sa petite, et avait recommencé à l'aimer depuis le tout début des temps. Pour la ramener chez elle, dans son corps de femme. Juste parce qu'il aimait tant son rire débridé, sa spontanéité d'enfant, la douce malice de ses yeux qui savaient si bien le faire sourire.

Elle se souvint aussi de ce jour où sa voix la sauverait bien plus tard au sortir de cette pièce où on lui avait pris son innocence, son insouciance et sa pureté... pour tranquillement, moment par moment, lui redonner ce qui lui avait été volé. Juste par sa voix qui flottait dans sa tête, derrière ses yeux fermés, juste parce qu'il avait attendu que les larmes qu'il ne voyait pas arrêtent de couler.

Il l'avait doucement reconduite à elle-même, avait porté l'adolescente brisée et tremblante jusqu'à son âme pour remplacer à jamais la peur par l'amour. Elle le revit enfin déposer avec elle les feuillets noircis qu'il n'avait jamais lus, témoins de ses amitiés trahies, pour les rendre au feu éternel.

Et la pluie de novembre atteindrait pas l'éclat de sa chevelure, n'éteindrait jamais son âme, n'enterrerait pas la fluidité de la musique qui ne jouait que pour elle. La nuit pouvait bien mollement et silencieusement s'étendre partout autour d'elle. Sa Lumière brillerait toujours.

Elle était revenue. S'était retrouvée. Et n'avait jamais été aussi touchée.

Une main se posa sur sa nuque, cette peau qu'il n'avait plus jamais touchée. Serait toujours là.

2000

Dans les méandres du temps éclaté  
Des parois écartelées  
De la chrysalide déserte  
Dans l'embranchement  
Où les cieux nouveaux, la mer et les herbes hautes  
Embrassent le vent

Se tient une femme

Douce, sereine  
La mer est calme

Du temps nouveau  
Jaillit l'espoir  
La vie originelle  
Le sang perpétué  
En chrysalide intérieure  
Noble et tendre portée

Du silence naissant  
Le monde émerge



le monde change  
et prend racine  
le monde se meut  
et se fixe...

2017

Dans la nuit qui rôde  
que j'entends  
que je sens  
je me réfugie  
dans la moelleuse tendresse  
de vos petits bras  
l'amour si simple  
l'amour si pur  
sans compromis

Et je redeviens  
sourde à la nuit  
aveugle à la noirceur  
qu'elle promettait

Je redeviens  
lumière  
et mère  
la plus belle berge  
qui soit